
Entretien avec Delphine Chanet

Dans le cadre de l'exposition *There's no place like home*, présentée au centre d'art du 17 février au 13 mai 2017.

Pour commencer, peux-tu revenir sur ton parcours et la manière dont tu es arrivée à la pratique de la photographie ?

La photographie m'a été enseignée à Penninghen, une école supérieure d'arts graphiques. Je ne suis donc pas passée par une école de photographie traditionnelle (ce qui me paraît être un atout aujourd'hui), le temps consacré à l'étude de ce médium y était secondaire mais cela prenait beaucoup de place dans mes recherches.

Après avoir été directrice artistique pendant dix ans j'ai commencé la photographie dans la mode enfantine avec une pratique essentiellement commerciale que je continue aujourd'hui. En parallèle, j'ai développé un travail artistique autour de la jeunesse où je mixais mon expérience quotidienne à mes inspirations et références de l'époque (en photographie, cinéma, arts plastiques, mode, etc.). Mes images venaient assez simplement sans que je m'interroge plus que cela sur leur sens. Un univers s'est progressivement développé, une manière de traiter la lumière, les portraits, les histoires, toujours traversé par les mêmes personnages, ma fille, les enfants ou adolescents de mes amis etc. Depuis je suis sortie du champ de l'expérience personnelle et sentimentale, mais ces premières recherches nourrissent encore mon travail actuel.

J'ai découvert ton travail aux Rencontres Photographiques d'Arles en 2015. Ce qui m'a saisi au départ, c'est le traitement des lumières et des cadrages, peux-tu nous dire comment tu construis tes images ?

Pour moi, c'est une histoire de géométrie, d'équilibre. Je cherche cela. Ma façon de faire reste très intuitive mais elle est référencée. Chez Ozu, comme chez

Eggleston d'ailleurs, j'aime la manière dont la couleur structure leurs images. Les éléments colorés sont également déterminants dans la construction de mes photographies. Ils arrivent par petites touches, on les retrouve d'une série à l'autre, en transversale.

Je cherche une certaine simplicité et retenue, je suis loin d'une écriture «trash» ou trop bavarde. J'aime l'idée, qu'a priori, il ne se passe pas grand-chose.

La lumière, je l'aime aussi bien naturelle qu'artificielle, diffuse et lumineuse (cf. Jean-Luc Godard ou William Eggleston).

Comment travailles-tu avec tes modèles ?

C'est un travail d'équipe, ce sont des rencontres, on fabrique des moments ensemble. Je suis à la frontière du jeu, je crée un dispositif pour que les choses arrivent. Je laisse une certaine liberté, une place à l'improvisation, à l'énergie, de manière à créer un climat. Nous sommes dans un même lâcher-prise, je fais confiance à la situation. Je laisse agir et je prends ce qui m'intéresse, je développe à partir de ce que je vois. En général, mes modèles se mettent eux-mêmes en scène, je leur donne un minimum d'indications. Pour les portraits, je cherche à capter les signes d'une métamorphose.

Tes personnages semblent évoluer dans un temps qui n'appartient ni tout à fait à notre époque actuelle ni à une époque passée, cherches-tu à suspendre tes images dans le temps ?

On a peut-être ce sentiment d'être hors du temps parce que je travaille mes images comme des récits. L'image est parfois idéalisée, c'est une fiction issue de la réalité. Il n'y a pas vraiment de marqueur social, pas de message politique ou sociologique, je ne fais pas un documentaire sur les jeunes. Le traitement est romanesque, je cherche à transcender le naturel, peu m'importe la crédibilité. Et puis les décors sont parfois abstraits, ce qui gomme toute identité culturelle et permet d'aller vers plus d'imaginaire. Mes photos sont fabriquées comme ayant «faussement» l'air d'avoir été prises sur le vif alors que pour la plupart elles sont réellement prises sur le vif. La mise en œuvre est proche du cinéma, voire de la publicité.

Qu'est-ce qui t'intéresse dans le fait de photographier des enfants ou des adolescents ?

Ma fille enfant a beaucoup influencé mes recherches photographiques et naturellement ce genre s'est imposé à moi. L'enfance et l'adolescence, c'est le paradis perdu, ce sont les moments essentiels de la vie d'un homme, des moments qui durent même adulte, pourtant cette période reste floue et éphémère. Les sujets que je photographie sont comme des apparitions, ce qui m'intéresse et me fascine c'est de capter un état entre deux, qui est pour moi de l'ordre de l'insaisissable.

Aujourd'hui, je m'intéresse plus particulièrement aux jeunes adultes, mais toujours en lien avec cette idée de métamorphose et de basculement, de passage entre deux âges.

La plupart de tes modèles sont des femmes, peux-tu nous dire ce qui motive ce choix ?

C'est vrai que mes sujets sont plutôt féminins, ma fille et ma propre expérience en tant que femme m'ont naturellement conduit vers ce genre. Mais la féminité m'intéresse au-delà de mon expérience personnelle. Je suis touchée par le corps des jeunes femmes, leurs corps qui changent. Elles conservent encore la grâce et l'innocence de l'enfance alors qu'elles sont déjà physiquement des femmes. Leur dimension érotique m'interpelle. Je travaille à observer la gestuelle de ces jeunes personnes encore dans l'inconscience de ce qu'elles peuvent susciter.

D'ailleurs la question du regardeur m'intéresse. Je joue sur l'ambiguïté de l'insolente beauté de mes sujets. Il ne s'agit pas de provoquer, mais de placer le spectateur face à ses propres émotions. Je pose la question de comment traiter le corps de jeunes gens dans une société où le potentiel érotique des enfants et des adolescents est un sujet délicat.

L'une de tes dernières séries, présentée en partie dans l'exposition, montre un groupe de jeunes filles partant à la conquête de la liberté, peux-tu revenir sur la genèse de cette série ?

J'avais en tête de photographier des jeunes femmes à l'aise dans leur corps, physiques, toniques. J'ai rencontré une championne de skateboard qui m'a présenté à sa bande d'amies et tout est parti de là.

Je parle ici du besoin des jeunes de s'affranchir du contrôle des adultes, des parents, de se retrouver en bande (première unité sociale après la famille).

Je les ai imaginées partir à la conquête de l'extérieur, expérimenter des espaces larges et parfois périlleux. Les rochers sont également le reflet de paysages intérieurs (ça monte et ça descend). Je choisis ici un décor qui génère de l'instabilité, on a du mal à y marcher, à trouver son équilibre, je le traite comme un espace de liberté mais aussi de repli. Je voulais shooter à Marseille pour sa lumière et ses paysages rocailloux, regarder ces jeunes femmes comme des héroïnes antiques.

On voit bien, dans cette série en particulier, que le corps occupe une place très importante dans ton travail. Tu présentes dans l'exposition deux nouvelles photographies de nu, peux-tu nous en parler ?

J'ai trouvé intéressant de photographier le corps nu d'une jeune femme en travaillant sur une pose traditionnelle de l'histoire de l'art. Ces images répondent aussi en miroir au *Nu devant la cheminée* de Balthus. Elles viennent en contrepoint de certaines images plus ambiguës, ce sont des photographies qui sortent du mystère et de la tension que je propose ailleurs.

Au-delà d'un propos sur la jeunesse, tes photographies semblent aborder d'autres questions plus larges liées à l'intimité, au désir d'affranchissement etc. Peut-on dire que ton travail photographique soit aussi autobiographique ?

Je crée des images qui me plaisent dans lesquelles j'investis des choses que je ne souhaite pas dévoiler mais qui peuvent avoir plusieurs interprétations.

Parallèlement à ton travail photographique, tu réalises des photographies pour des magazines de modes pour enfants entre autres, comment considères-tu les liens et/ou l'influence entre ces deux pratiques ?

C'est complexe et poreux. Je séduis par mes images, le monde de l'artifice lié au monde de la mode peut se retrouver dans certaines de mes images.

D'un point de vue technique, as-tu une préférence entre l'argentique et le numérique ?

Je suis attachée à l'argentique pour des questions de chromie, de texture, de profondeur, de douceur aussi, mais je n'en fais pas un principe, je travaille aussi en numérique.

Propos recueillis par Cécile Archambeaud, février 2017.